

## LA PETITE TÉLÉGRAPHISTE



IX heures et demie venaient de sonner, et, par groupes, marchant très vite, tout le long de la rue de Grenelle, les petites télégraphistes se hâtaient, se croisant avec celles qu'elles venaient remplacer. Le grand service allait commencer, et il ne fallait pas être en retard.

Elles allaient légères et gracieuses, riant parfois trop fort, la mine fraîche, les joues roses, portant à la main le traditionnel panier d'osier, où, sous la broderie commencée, se laissaient voir le coin d'un livre ou d'un journal ; et tout au fond, le goûter, un petit pain, des pommes ou une tablette de chocolat pour les plus gourmandes.

Elles arrivaient de tous les côtés ; et se saluant de la main, se cherchant, s'appelant, se groupant, elles disparaissaient, par bandes, sous la grande porte du ministère.

Et l'on entendait des rires étouffés, des chuchotements mystérieux s'égrener tout le long du large escalier.

Tout à coup, au coin de la rue de Bellechasse, une jeune fille parut, comme essouffée par une marche rapide. Regardant devant elle, elle poussa un soupir de satisfaction et, joyeuse, elle murmura : — J'arrive à temps !

Elle paraissait avoir vingt ans à peine ; grande, la taille bien prise et finement dessinée sous une petite veste de drap noir, au-dessus de laquelle émergait, comme une coquette ligne blanche, un col droit, dégageant le cou. Des cheveux blonds, découvrant par derrière la nuque fine, encadraient un mignon visage rose, où luisaient deux grands yeux d'un bleu si sombre qu'on les aurait dits noirs.

Elle arriva au bas de l'escalier, alors que les dernières entrées se disposaient à le gravir. Celles-ci se retournèrent et l'apercevant :

— Tiens, Marguerite ! dirent-elles.

Et celle qu'elles appelaient ainsi, avec un joli sourire qui mit à découvert une rangée de perles blanches enchâssées dans le plus rose écriin, serra les mains qu'on lui tendait :

— Ah ! mes amies, fit-elle en poussant un long soupir. Si vous saviez ! Quelle aventure !

Et tout d'un trait, Marguerite leur raconta l'histoire, un véritable roman.

\* \*

Elle était montée, suivant son habitude, dans le train à Nogent, après avoir conduit sa petite sœur à l'école, où on la gardait jusqu'à l'heure de son retour. Dans le compartiment où elle avait pris place se trouvaient déjà deux personnes, un brave paysan raide dans ses habits de dimanche, n'osant bouger, comme vissé sur sa banquette, et de l'autre côté un jeune homme, l'air distingué, mais un peu triste, autant du moins qu'elle avait pu en juger, vingt-cinq à trente ans, mis très simplement, plongé dans la lecture d'un journal, si profondément qu'il n'avait guère levé la tête que cinq minutes après que le train s'était remis en marche. Prenant son crochet, elle s'était mise à travailler, et l'on était arrivé ainsi à Paris. Là, le paysan était descendu le premier, toujours aussi raide, puis le jeune homme qu'elle avait perdu de vue dans la foule des voyageurs, mais qu'elle avait retrouvé dans le tramway.

Jusque là rien de bien extraordinaire. Mais voilà qu'au moment de payer sa place, elle s'aperçut tout à coup qu'elle a oublié son porte monnaie. Vous jugez de sa situation. Elle baisse la tête, toute honteuse, cherchant en vain dans toutes ses poches, fouillant en vain dans son sac. Ajoutez à cela le conducteur faisant sa recette et appelant à plusieurs reprises : " Passez vos places s'il vous plaît ! " Elle sentait la rougeur envahir son visage et comme des larmes emplir ses yeux. Le conducteur était justement un nouveau ; elle ne l'avait jamais vu ; et elle ne savait que lui dire. Pas une idée ne lui venait ; et le conducteur planté maintenant devant elle, tendait la main, reprenant son éternel : " Passez vos places s'il vous

plaît ! " Quand son voisin, le jeune homme en question, qui la regardait depuis un instant, devant sans doute son embarras, avait mis soixante centimes dans la main du conducteur en disant : " Pour mademoiselle et pour moi ! "

Et cela s'était fait si vite qu'elle n'avait pas eu le temps de refuser. A peine avait-elle eu la force de dire merci. Il lui semblait que tous les voyageurs la regardaient en souriant. Heureusement qu'ils n'étaient pas très nombreux ; mais tout le long de la route, elle n'avait plus osé lever la tête. On arrivait rue Bellechasse ; il fallait descendre, mais il fallait aussi trouver quelques mots à dire à cet obligé voisin. Que penserait-il d'elle sans cela. Lui offrir de le rembourser ? Elle n'osait et elle ne le pouvait. Heureusement que le hasard l'avait servie à souhait.

Le jeune homme était descendu le premier et c'est lui qui l'avait mise à l'aise par quelques mots. Et cela avec une délicatesse charmante. Puis il l'avait saluée, et elle s'en était allée, le laissant là, ignorant jusqu'à son nom, comme il ignorait d'ailleurs le sien. Et même maintenant, en leur racontant, elle tremblait encore.

Ce qu'elle oubliait d'ajouter, sans le vouloir peut-être, c'est qu'arrêté au coin du boulevard, le jeune homme l'avait suivie du regard, jusqu'à ce qu'elle eût disparu ; et qu'elle, aussi, elle avait un instant, presque malgré elle, tourné un peu la tête.

\* \*

Cinq minutes après, tout le monde était au travail, et Marguerite seule, devant sa tablette, pensait, plus qu'elle ne l'aurait voulu, à l'aventure, que d'un groupe à l'autre, au milieu des appels des sonneries et du tic-tac des manipulateurs, les jeunes filles se racontaient en riant, tandis que la surveillante, de dessus son estrade, gravement promenait parfois ses regards tout autour d'elle ; alors aussitôt les conversations s'arrêtaient, mais pour reprendre bientôt à voix plus basse, dès qu'elle ne regardait plus.

\* \*

Vint le moment du départ. Sitôt que l'horloge eût sonné l'heure réglementaire, en un clin d'œil le service s'arrêta et de la salle au grand vestiaire ce ne fut plus qu'un brouhaha général, au milieu d'un long frou-frou de robes et de jolis rires. On eût dit d'une nuée d'oiseaux se mettant subitement à gazouiller et à lisser leur fin plumage, avant de s'échapper de la cage que l'on vient de leur ouvrir.

Marguerite semblait se hâter moins que les autres. Une crainte et aussi peut-être une espérance lui étaient tout à coup venues. Si elle allait rencontrer encore son jeune inconnu ! Que diraient ses camarades ? Aussi, elle se l'avouait maintenant, elle avait eu grand tort de leur raconter son aventure. Dame ! si bonne qu'on soit, un peu de malice reste toujours au fond du cœur, et les langues les plus mignonnes et les plus roses sont quelquefois les plus pointues. Et, sans répondre aux appels de ses voisines, elle les laissait peu à peu s'en aller, s'y prenant jusqu'à quatre fois pour boutonner ses gants, si bien qu'elle descendait la dernière l'escalier, et qu'elle se trouvait seule en franchissant la grande porte du ministère.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée. L'inconnu était là, de l'autre côté de la rue. C'était elle qu'il attendait. Et vite la jeune fille se hâta, ne voulant pas paraître l'avoir vu.

Elle n'avait que quelques pas à faire pour arriver au tramway. Mais aussitôt elle s'arrêta. Elle ne pouvait pas le prendre. Elle se trouvait dans la même situation que le matin ; et pas une fois, dans la journée, il ne lui était venu cette idée si simple d'emprunter à une de ses camarades ce dont elle avait besoin pour son retour. Comme les choses s'enchaînent pourtant ; et comme un détail, se minime soit-il, est souvent gros de conséquences.

Voilà qu'elle était obligée maintenant d'aller à pied jusqu'à la Bastille. L'autre la suivrait certainement ; et s'il lui parlait, elle ne pourrait pas ne pas lui répondre. Elle était son obligée, après tout. Ajoutez à cela qu'on était à la fin de novem-

bre, qu'à cette heure la nuit est venue, et que les trottoirs parfois sont si pleins d'ombre qu'on a peur.

Mais la petite avait du courage ; et bravement elle se mit en route. Peut-être le jeune homme ne la suivrait-il pas. Mais à peine avait-elle marché durant cinq minutes, qu'elle entendit derrière elle, sur le trottoir, sonner un pas, qu'elle reconnut aussitôt. C'était lui ! Et elle se mit à trembler, la pauvre, marchant plus vite encore, rasant les murs, la tête basse. Mais les pas, derrière elle, se rapprochaient toujours. Et la Bastille était loin encore !

Et doucement, presque à son oreille, une voix timide murmura : " Mademoiselle ! " Elle crut que son cœur allait lui manquer. Elle ne répondit pas et essaya de presser le pas davantage. " Mademoiselle, pardonnez-moi ! " Et cela était dit si doucement que Marguerite tout à coup eut moins peur. Elle se retourna un peu. Il valait mieux faire bonne contenance et aller au devant du danger.

Le jeune homme maintenant marchait à ses côtés. " Pardonnez-moi, continua-t-il, et ne croyez pas que je veuille abuser du petit service que j'ai été si heureux de vous rendre ce matin. Mais j'ai voulu vous revoir. Ce hasard qui nous a mis en présence a décidé de mon cœur, et je me suis aperçu, quand je vous ai eu laissée, que vous l'aviez emporté tout entier avec vous ! "

C'était une déclaration. La petite allait se fâcher ; mais elle aima mieux en rire.

— Vous ne me croyez pas, ajouta le jeune homme. Si vous saviez pourtant ! Je suis si seul et si triste. Je vous ai rencontrée, et voilà qu'en un instant tout a changé pour moi. Il me semble que je vous ai toujours connue !

Et Marguerite comprit qu'il disait vrai. Sa voix tremblait, et il avait prononcé ses dernières paroles sur un ton de mélancolie douce qui l'avait frappée. Et elle pensa aussitôt qu'elle aussi était restée seule un jour, avec une petite sœur à élever, et que parfois, aussi, elle avait songé aux tristesses de l'isolement.

Et voilà que peu à peu la conversation s'était engagée entre eux ; tous deux se racontaient leur vie, semblable sur plus d'un point. Marguerite l'interrompait seulement quand il voulait poursuivre sa première déclaration.

Ils étaient ainsi arrivés sur la place de la Bastille :

— Nous nous quittons ici, fit la jeune fille en souriant. Il me reste à vous remercier et à vous dire adieu !

Le jeune homme, longuement, la regarda, puis doucement il demanda :

— Un mot encore. Comment vous nomme-t-on ?

— Marguerite, répondit-elle.

Et, presque malgré elle, elle ajouta :

— Et vous ?

— Georges !

Le lendemain ! Ah ! dame ! ceci n'étant pas un roman, mais une histoire toute simple et toute vraie, le lendemain Georges et Marguerite se rencontrèrent encore. Ils se dirent bonjour ; il lui tendit la main et elle lui donna la sienne. Ils étaient déjà des amis.

Les jours suivants, il en fut de même. Toujours à l'heure du retour, elle le trouvait, l'attendant. Elle connaissait maintenant toute son histoire. Il lui avait raconté qu'il était employé comme elle, qu'il vivait de son seul travail. Et la fillette l'avait cru, sans se rendre encore bien compte du sentiment qu'elle éprouvait à son égard.

Mais un jour, elle avait compris. En arrivant à son bureau, elle avait vu ses compagnes rire en la regardant. Quelques-unes, les plus âgées, affectaient même à son égard des airs sévères ; et la pauvre petite, le cœur gros, ne savait que penser, quand une de ses camarades, prenant en pitié sa tristesse, l'avait mise au courant de tout. On connaissait ses rendez-vous. Deux d'entre elles, plus malicieuses que méchantes peut-être, l'avaient vue à plusieurs reprises causer avec un jeune homme ; et, comme on ne lui savait ni frère, ni cousin, on avait fait naturellement de nombreuses suppositions. Et elle ajoutait en riant :

— A quand le mariage ?

Marguerite manqua de fondre en larmes, assu-